



Décroissance, c'est négatif ? Vraiment ?

Mais c'est quoi ce mot repoussoir ?

Mai 2017

Introduction

Il faut positiver, dirait la pub. Il faut trouver un bon slogan, un truc qui fait vendre. Un peu comme une image où l'on verrait des enfants gambader au soleil dans une verte prairie. Il nous faudrait un mot qui dirait que demain, tout ira bien. Un mot pour définir les repas bio que nous partagerions au milieu de champs de fleurs dans lesquels butineraient de merveilleuses abeilles fabriquant gentiment pour nous le miel que nous tartinerions sur le délicieux pain fabriqué avec bonheur par notre ami le boulanger. Il nous faudrait un mot sexy, un mot qui attire.

Le mot décroissance, ou l'expression « objection de croissance » sont selon Dennis Meadows, un suicide politique. Ce serait un mot négatif, un mot repoussoir. Un mot qui suggérerait une croissance à l'envers, un rétrécissement. Un mot qui suggérerait le retour à la bougie. Or nous ne voulons pas de retour à la bougie, ni de malthusianisme, ni de décroissance pour les pays pauvres. Et bien entendu, nous souhaitons que croissent l'air pur, les arbres, les enfants et le bonheur de chacun d'entre nous. Pourquoi donc nous attacher à une expression si négative ?

Cette brochure tente de montrer que notre vision négative de la décroissance vient d'une sorte de conditionnement. Toute expression, pour être bonne, devrait être positive. On dit aussi souvent qu'il y a d'autres choses qui doivent croître, comme la compassion, la spiritualité, l'amour. On nous objecte qu'il faut un projet politique positif, qu'il faudrait savoir où l'on va. Ce sont ces conditionnements que je vais tenter, modestement, de démonter.

Du bon usage des mots négatifs

Le mot « décroissance » est loin d'être le seul mot négatif utilisé pour désigner un projet politique autant qu'une expérience de vie personnelle. L'un des vocables négatifs les plus connus est celui de non-violence.



Adopter une attitude qui refuse radicalement la violence n'est pas savoir ce qu'il faut faire ou comment agir. Les non-violents n'ont pas réponse à tout, ils ne savent pas toujours quelle est la meilleure attitude à adopter. Mais ce qui est clair, c'est qu'ils estiment qu'user de violence est toujours mauvais. La non-violence est extrêmement exigeante. Elle implique de travailler sur soi, sur ses représentations personnelles, de manière à éviter toute forme de violence, même le sexisme ordinaire, même la violence éducative ordinaire, celle qui consiste à mettre une fessée à un enfant parce que son comportement est insupportable. Il consiste à éviter la violence du mensonge et à parler vrai. Il consiste à éviter de blesser autrui par sa parole ou par ses actes. Ce refus de la violence est une véritable philosophie de vie. Toute tentative de positiver ce mot en parlant, par exemple, de comportement compassionnel ou de bienveillance ne fait qu'affaiblir ce qu'est la non-violence, et rendre le terme moins clair et moins compréhensible par tous. En parlant de non-violence, on saisit clairement que la personne en face de nous préfère ne pas utiliser la violence. Jamais. Même dans des situations extrêmes.

Le parallèle avec l'objection de croissance et la décroissance est évident. Nous n'avons pas réponse à tout. Nous ne savons pas toujours ce qu'il faut faire ni n'avons les réponses à toute situation. Mais ce qui est clair, c'est que nous savons que la voie proposée par la société croissantiste est mauvaise et que nous n'en voulons pas. Cela implique de travailler sur nous-mêmes et nos représentations personnelles de manière à nous dégager de cette idée que toujours plus, c'est toujours mieux. Cela implique de tenter de diminuer notre propre consommation, en cohérence avec nos idées, et parallèlement à cela, d'expérimenter de nouvelles manières de vivre en dehors de la croissance, comme le don, le partage, la gratuité. Notre refus de la croissance est aussi une véritable philosophie de vie. Toute tentative de positiver le mot « décroissance » rendrait moins clair ce refus de considérer la croissance économique comme la solution à tous nos maux. En parlant de décroissance, nous saisissons clairement que nous nous opposons à la croissance.



Du bon usage des mots en « dé »

Tous les mots en « dé » ne sont pas forcément des mots repoussoirs. Je préfère la décrue à la crue, la désintoxication à l'intoxication, et je préfère débattre que de me battre.

Le suffixe « dé » peut agir comme un remède : désinfection, désarmement. La décroissance est en quelque sorte un remède pour notre société croissantiste. C'est la possibilité de vouloir autre chose que « toujours plus ». C'est la possibilité de laisser un vide créateur d'autre chose.

« Dé »croître, c'est aussi « dé »coloniser notre imaginaire. C'est faire cesser l'invasion du matérialisme, cesser de croire que le bonheur s'achète au magasin. C'est aussi cesser de croire que le bonheur se mérite, en dehors des heures de travail et uniquement si l'on a bien travaillé.

La décroissance est aussi une forme de décrue, quand encombrés d'objets inutiles, nous commençons à donner. Décrue encore quand nous cessons de passer notre vie à la gagner et que nous libérons du temps et de l'espace pour autre chose.

Débat enfin. La décroissance est le mot qui met la croissance en débat. Nous avons bien besoin de ce mot qui dérange au milieu de ce mot d'ordre de croissance que nous entendons partout à travers l'Europe, au Nord comme au Sud, à gauche comme à droite. En ce sens, parler d'une « autre croissance » n'est ni assez clair, ni assez fort. Nous souhaitons faire décroître la production et la consommation, et le mot décroissance est seul adéquat pour désigner ce fait.

L'objection et la résistance

L'objection de croissance fait référence à une forme de résistance à la société de croissance. Il est vrai qu'en résistant, on est clairement dans un rapport de



force. L'objection est un premier stade de la résistance. C'est celui où l'on s'interroge, où l'on demande des explications, on exprime posément son désaccord, on est dans le débat. Objecter la croissance, c'est commencer à lui résister. La décroissance, elle, va se positionner dans le débat, et beaucoup plus clairement résister à la croissance, tenter de prendre le chemin inverse. Il est important de trouver un mot pour exprimer cette résistance.

Durant la Seconde Guerre mondiale, les résistants n'ont pas cherché à exprimer de manière positive leurs actions. Ils résistaient parce qu'on voulait les soumettre à un pouvoir totalitaire dont les actes étaient inacceptables. Résister devenait la manière de rendre autre chose possible. Nous ne sommes évidemment pas dans une situation aussi extrême, mais néanmoins, nous résistons contre la croissance économique qui génère des inégalités au Nord comme au Sud qui sont inacceptables : il est inacceptable, par exemple, que des gens meurent de faim dans un contexte de surproduction alimentaire globale. Nous résistons aussi contre la destruction de notre planète pour quelque motif que ce soit. Parler de décroissance, c'est nommer le mal (la croissance de la production et de la consommation) en expliquant que nous résistons (« dé », ou « objection de »). Nous rendons par notre résistance d'autres expériences possibles. « Résister, c'est créer, créer, c'est résister »

Une vision particulière de l'Histoire

« Décroissance , me dit un jour une dame, c'est comme si vous demandiez à l'histoire de faire marche arrière ». D'où, pour certains, l'idée que nous voudrions retourner à la bougie, puisque si nous souhaitons reculer, on ne sait guère où cela pourrait s'arrêter.

Cette idée est probablement issue des lignes du temps que nous avons vues dans nos écoles. Il est vrai que la flèche du temps est linéaire, et non cyclique, et que l'Histoire ne « recommence » pas. Pourtant, l'Histoire des hommes n'est pas un roman qui aurait un début, un milieu et une fin. Boris Prat parle



ainsi de « buissonnement » de l'Histoire. En effet, l'Histoire invente, recule, d'autres expériences sont tentées, réinterprétées, réinventées, transformées dans un ensemble mouvant. La marche forcée que nous connaissons est somme toute assez récente, on pourrait la dater de la révolution industrielle. A partir de là, nous nous devons de marcher dans le sens du progrès et qui n'avance pas recule, dit-on. Mais c'est cela même qui est une erreur de l'Histoire, pas les tâtonnements, les expériences, qu'elles soient conservées, transformées ou abandonnées.

Parler d'objection de croissance ou de décroissance, c'est simplement dire qu'il est temps d'abandonner le rameau « croissance » et de tenter d'autres choses, dont certaines seront gardées et d'autres non. C'est retrouver une place beaucoup plus modeste dans l'histoire humaine. Il n'y a pas d'épopée prométhéenne de l'homme sortant de sa condition pour devenir l'égal des dieux. Il y a juste des hommes œuvrant modestement au mieux en fonction des possibilités de leur environnement.

En nos temps de crise, le rôle des historiens serait de montrer ce buissonnement, de nous permettre de réinterpréter notre passé, de remettre en cause les dogmes de la modernité, de nous réapproprier des expériences qui ont auparavant été abandonnées ou transformées et de voir comment en inventer de nouvelles, puisque cette faculté a été quelque peu oubliée au profit du « progrès ».

Dire « décroissance », c'est dire que très souvent, dans l'histoire, on a changé de direction et que bien souvent, il n'y en avait pas qu'une seule, mais de multiples.

Le présent est le seul moment pour agir

Les personnes qui souhaitent changer la société ont souvent le tort de se projeter dans le futur, demain, « quand les choses auront changé ». Ainsi,



Christian Arnspurger ou Serge Latouche pensent-ils que nous devrions parler d'a-croissance, de société conviviale, ce à quoi nous pourrions répondre « mais comment nommez-vous le chemin qui conduit à cette société ? » Parler de décroissance, c'est cesser de parler de lendemains qui chantent. Au contraire, nous souhaitons agir ici et maintenant, à notre échelle et avec nos limites d'hommes pour expérimenter ce qui est possible et nous indigner lorsque cela est nécessaire. « Objection de croissance » ou « décroissance », c'est indiquer que nous souhaitons faire autre chose que de la croissance de la production et de la consommation. Nous tentons d'expérimenter et de démontrer qu'un autre monde est possible et même, qu'il existe déjà au sein de ce monde, ici et maintenant et pas demain, demain, toujours demain.

Renoncer à faire des plans pour les 20 prochaines années, c'est perdre l'illusion du contrôle et du pouvoir au profit d'une puissance d'action utilement tournée vers ce que nous pouvons, au quotidien, changer. C'est accepter de faire face à nos limites, de nous confronter à notre angoisse existentielle au lieu de la fuir en avant, vers un futur où il y aura toujours plus.

L'objecteur de croissance ne fait pas de plans sur la comète. Il ne dit pas « avec telle recette, ça va fonctionner » mais « que puis-je faire de plus utile maintenant ? ». Ce plus utile ne sera probablement pas une révolution bruyante ni un coup médiatique. Mais nous serons là dans les AMAP, les groupes d'achat en commun, les donneries et autres expérimentations conviviales qui au quotidien changent vraiment la vie.

L'illusion de la croissance illimitée

« Oui, mais bon, il y a des choses qui doivent croître ! Vos enfants doivent grandir ! Nos connaissances aussi, et la spiritualité » nous disent souvent les gens.



Les enfants doivent grandir, certes. Mais vous aurez remarqué comme nous qu'un jour, leur croissance s'arrête. C'est là que le bât blesse : toute croissance a ses limites. Même, oui, même, la croissance de la connaissance et de la spiritualité.

Goethe raconte comment Faust a vendu son âme au Diable pour tout savoir et tout connaître. S'il a vendu son âme au Diable, c'est justement parce qu'il a dépassé une limite. Cette limite, c'est celle de l'humain. Un être humain, par définition, peut accroître ses connaissances... jusqu'au jour où il meurt. C'est la même chose avec sa vie intérieure. Notre spiritualité s'approfondit, puis un jour nous mourrons. C'est ainsi.

Parler de décroissance n'implique pas que nous allons faire rapetisser les enfants. Mais nous avons conscience qu'il y a, partout, des limites à la croissance, et que la limite est inhérente à la vie humaine. Nous posons des limites à nos enfants pour les aider à s'insérer dans la société, puis nous, adultes, voudrions n'avoir aucune limite ? Accepter ces limites va nous conduire, une fois encore, à agir maintenant et pas demain, quand nous ne serons peut-être plus.

Intégrer les limites de la vie humaine, c'est aussi vouloir vivre ici et maintenant en harmonie avec ce monde qui est le nôtre, tel qu'il est. C'est refuser de parler en terme de croissance dans un monde où ce terme ambigu sert juste à vouloir toujours plus. Parler de décroissance, c'est avoir pleine conscience de ce que nous faisons avec nos limites, ici et maintenant, dans notre quotidien d'homme.

Mais quel futur ?

« Mais il y a les générations futures ! ». Oui, elles sont déjà là, les générations futures, on en parle à tous propos pour justifier toutes les politiques au point que le terme est galvaudé. Parler de décroissance, c'est accepter que les



générations futures n'ont pas besoin qu'on fasse à leur place leur travail en pensant théoriquement la société de 2100, quand nous serons tous morts. Les générations futures ont besoin que nous prenions maintenant nos responsabilités.

Notre responsabilité, maintenant, est de faire décroître notre production et notre consommation. Ce faisant, nous rendons possible d'autres sociétés pour demain. Nous refusons de mettre la charrue avant les bœufs : faisons maintenant, dans le présent, ce que nous pouvons de plus utile.

Conclusion : la décroissance, mot obus et mot chantier

Paul Ariès parle de « mot-obus » en désignant la décroissance. C'est vrai dans le sens où nous tentons de faire voler en éclats le mythe de la croissance. Nous souhaitons dire avec force qu'il faut faire autre chose et que ce chemin-là, nous n'en voulons pas.

Mais la décroissance est aussi un mot chantier. Un mot qui bâtit des possibles, et un véritable projet politique. Ce mot n'est pas uniquement un terme négatif. Il est porteur d'expériences nouvelles, au point où l'on affirme que le terme négatif et mortifère, c'est la croissance. Parler de croissance, c'est dire qu'il n'y a pas d'alternatives, pas d'autres mondes possibles que le nôtre et qu'il n'est pas possible d'améliorer les choses. Nous ne partageons pas ce pessimisme-là, nous qui dans le présent savons qu'il est possible de vivre autrement et tentons chaque jour de le faire.

Nous espérons modestement que cette brochure vous aura donné l'envie d'en faire autant et de partager ce beau projet positif autour de vous !



Bulletin d'adhésion au Mouvement politique des objecteurs de croissance

à envoyer à : mpOC, rue du Rondia 8, 1348 Louvain-la-Neuve

Je soussigné-e

Nom:.....

Prénom:.....

Adresse:.....

Code postal:..... Commune:.....

Informations optionnelles :

Adresse courriel:.....

Tél. fixe:.....

GSM:.....

membre effectif (je souscris au manifeste et aux statuts)

membre sympathisant (je souscris au manifeste)

Je m'engage à payer la cotisation annuelle sur le compte du Mouvement politique des objecteurs de croissance, 523-0803113-28 IBAN : BE37 5230 8031 1328 - BIC : TRIOBEBB . La cotisation est libre, à partir d'1 euro. Le montant suggéré est de 30 euros.

DATE:..... **SIGNATURE :**.....

.....

- **Vie privée** : le Mouvement s'engage à n'utiliser les données personnelles fournies par ses adhérents que pour les besoins exclusifs de sa communication et de ses activités internes.
- **Adresse courriel** : le courriel est notre moyen de communication préféré pour vous contacter à ce jour de la mise en place de notre organisation (convocations aux assemblées générales, lettres d'information...). Si vous n'en avez pas, vous recevrez les convocations et de l'information par voie postale ; merci d'essayer cependant de nous fournir l'adresse courriel d'un-e de vos amis-es.

